

Dzing! boum! tra, deri, dera! piff! paff! pouff! dzing! boum!

A l'heure où j'écris cet article, un simple procès verbal de la soirée, et non une critique musicale, j'entends encore le formidable, j'entends encore le formidable tapage des cuivres ordinaires et extraordinaires du Théâtre-Lyrique.

Quel vacarme, grand Dieu! Depuis l'explosion de la place de la Sorbonne on n'a rien entendu de pareil.

Piff! paff! dzing! boum! tra, deri, dera, dera! ran, plan, pan, pan! trompettes, tambours et grosses caisses! dzing, boum! J'en suis encore tout abasourdi, chers lecteurs. Tra, deri, ta, ta, ta! dzing! boum!

Et quelle salle!

Il y avait de ces figures qu'on ne voit qu'aux pièces de Wagner, les enthousiastes de Paris et de la banlieue.

La ligne, la garde mobile et les invalides de l'enthousiasme étaient là; ces derniers, mèches allumées, attendaient un signal pour tirer le canon en l'honneur de la victoire.

On y voyait aussi les adversaires, ceux qui deviennent épileptiques, en lisant le nom de Wagner sur une affiche.

En somme, salle intéressante, passionnée.

Soirée curieuse! Déception sur déceptions; malgré de réelles beautés... Emotions panachées... bravos... bâillements... enthousiasmes... crises nerveuses... trépignements... cris de joie... talent... défaillances... vociférations...

Vous allez voir.

Mon intention n'est pas de faire une conférence sur le tribun de Rome, mais quelques lignes empruntées à l'histoire sont nécessaires avant l'ouverture.

Le *Rienzi* de Wagner n'a qu'une vague ressemblance avec le tribun de Rome, tel que nous le montre l'histoire. Wagner n'a pris que le côté héroïque de Cola Rienzi; il nous montre ce singulier personnage comme une sorte d'apôtre de la liberté et de père du peuple, tandis qu'en réalité il ne fut qu'un instrument du Pape.

Quand, à la suite du soulèvement que, de concert avec l'Eglise, il eut provoqué à Rome, Rienzi fut parvenu au gouvernement, il eut le vertige des âmes plus vaniteuses que fortes; il s'entoura de mercenaires, et lui, l'ancien adversaire de la noblesse romaine, se fit sacrer chevalier et gouverna en despote. Comme à toutes les époques où le pouvoir s'appuie sur les soldats, le peuple de Rome fut frappé d'impôts considérables pour subvenir aux besoins de l'armée. La noblesse de Rome que Rienzi avait terrassée eut alors beau jeu: cet ancien parti exploité le mécontentement universel. Rienzi n'eut plus que le seul souci de combattre les conspirations qui se succédaient; les prisons se remplirent comme par enchantement et les exécutions ne laissèrent rien à désirer.

Comme tous les despotes, *Rienzi* tomba sous l'exécration générale. Ses plus fidèles capitaines, se voyant menacés de l'exil par ce maître défiant, agitèrent le peuple et un beau matin quand Rienzi était encore au lit, son palais fut entouré d'une foule menaçante. En vain Rienzi harangua la foule dans l'espoir d'apaiser la révolution qui se fit au cri de: Vive la liberté! A bas les traîtres! le même qu'avait poussé autrefois le peuple vainqueur sous les ordres de Rienzi. Après avoir en vain essayé de pénétrer dans le palais fortifié, le peuple y mit le feu. Rienzi tenta de s'échapper sous un déguisement, mais il fut reconnu et tué le 8 septembre 1354.

---

Voilà le *Rienzi* historique.

Celui de Wagner n'est qu'un *Rienzi* sans peur et sans reproche.

Nous le verrons dans un instant à l'œuvre.

Contemplons la salle. De l'orchestre au paradis, pas une place vide. On se presse dans les couloirs, on regarde par les carreaux des loges. Au dehors stationne une foule agitée, avide de nouvelles.

M. Padeloup s'installe à la place du chef d'orchestre. Le directeur du Théâtre-Lyrique opère lui-même, comme l'ami Cariat. Il n'a voulu laisser à personne la gloire de conduire sa troupe au combat... Les quatre fauteuils d'orchestre avancés ont été enlevés de chaque côté de la salle pour faire place à un supplément de cuivres.

L'attitude générale du public est sympathique.

On frappe les trois coups: Silence et recueillement.

---

M. Padeloup donne le signal. Ah!

Un son strident de cornet à piston retentit, et tout aussitôt l'orchestre entonne une mélodie si large, si belle, si claire, que l'on reste confondu, étonné, surpris.

Vous savez quels beaux effets Wagner sait tirer de son orchestre. Ici ce don qui a surnagé dans le désordre de la musique de l'avenir se montre déjà dans toute sa splendeur, quoique *Rienzi* soit une œuvre de jeunesse, que Wagner désavoue.

Cette première joie est de courte durée, car bientôt l'orchestre passe du chant à l'allegro qui rappelle à s'y méprendre l'aire de danse des *Huguenots* et dzing ! boum ! Tra, deri, dera! voilà les cuivres qui commencent. Aïe!

Cependant on n'est qu'au début du tapage et l'ouverture est très vivement applaudie.

La claque fait son premier *pronunciamento* par une quadruple salve d'applaudissements.

La toile se lève.

Les Orsini et Colonna, maîtres de Rome, car le pape a transféré son siège à Avignon, viennent pour enlever Irène, la sœur de Rienzi... folie de gentilhomme.

Irène échappe au déshonneur, grâce à Adriano, l'héritier de Colonna, qui aime la jeune fille. Rienzi arrive suivi du peuple. Les épées sortent du fourreau; voici un splendide chœur de bataille. Dites que cela ressemble à Meyerbeer, à Halévy, à Verdi, peu m'importe. C'est absolument beau et d'un très grand effet. Le légat du pape apparaissant sur le seuil de l'église apaise la querelle. Colonna père s'éloigne avec les siens. Son fils reste avec Irène et Rienzi. Le futur tribun engage le jeune gentilhomme à embrasser, non seulement sa sœur, mais encore la cause de la liberté! Le trio est très joli; il est italien, mais il est joli.

Voici la dégringolade qui commence.

Tout est préparé pour le soulèvement populaire. Rienzi va rejoindre ses amis, ce qui permet aux amoureux de chanter le seul et exécrationnel duo de cet opéra. Le final par Rienzi et les chœurs qui suit ce morceau n'a aucune grandeur; si je le signale, c'est qu'il commence le vacarme infernal, qui va durer jusqu'à la fin du troisième acte.

---

Encore une fois, je ne vous donne ici qu'une sorte de procès-verbal de la soirée; M. Benedict, le critique musical du *Figaro*, en ce moment absent, reviendra sur la partition, si bon lui semble. Ce qui vous importe avant tout, c'est de connaître les impressions de la première soirée.

Continuons donc sans nous arrêter à la discussion de chaque page de cette partition curieuse.

L'Insurrection est victorieuse. Dans l'entracte Rienzi a déjà eu le temps d'organiser sa maison militaire. Nous le retrouvons au Capitole, entouré de ses gardes et de ses ministres. Savourez, je vous prie ce joli chœur de femmes, dit des Messagers de la paix, et ces couplets si bien dits par mademoiselle Briolat; c'est tout simplement adorable, et toute la salle a bissé le délicieux morceau; puis va commencer le plus prodigieux tapage que nous ayons entendu sur une scène, et vous ne verrez plus que trente-six mille trombones!

Dzing! boum! tra deri dera! marche guerrière! dzing! boum! tra deri dera! défilé des soldats. Dzing! boum, tra deri dera, ballet militaire.

Saxhorn! cornet à piston, trompettes et trombones!

Dzing! boum! tra deri dera! voici Zina Merante et les dames du ballet.

Vive la musique militaire!

Zina Merante fait des pirouettes admirables avec accompagnement de cuivres, tambours et grosses caisses.

Second *pronunciamento* de la claque, tempéré par des chuts significatifs.

Dzing! boum: tra deri dera! ta, ta, ta, ta! Les Colonna et les Orsini vont tuer Rienzi après la fête. Le tribun, averti par le jeune Adriano Colonna, a mis une cuirasse. Les conspirateurs marchent à la mort, mais Irène et Adriano implorent la clémence du tribun.

Ceux qui ont été condamnés sur un air de trompettes sont mis en liberté avec accompagnement de cuivres. Rienzi chante sa clémence avec accompagnement de cornets à piston; les deux Colonna, Orsini et Irène s'élancent dans la bagarrer; et dzing! et boum! et tra deri dera! Le septuor final avec les chœurs a une certaine allure, malgré son extrême vulgarité; mais l'orchestre fait un tel tapage que les voix se perdent dans le brouhaha. Tout à l'heure il faudra mettre la camisole de force à tous ces chanteurs.

Ouf! le rideau tombe.

Les wagnéristes applaudissent à tout casser; la fraction raisonnable du public est abrutie par les explosions continues de l'orchestre... Quelques dames ont des attaques de nerfs.

Mais les enthousiastes, soutenus par la claque, ligne et réserve, sont enchantés, et applaudissent; ils rappellent les artistes; quelques sifflets protestent. Les chanteurs reviennent et sont accueillis par des trépignements. Vraiment, il n'y a pas de quoi.

Et le rideau se lève pour la troisième fois! espérons que les chanteurs se sont calmés dans l'entracte.

Ah! bien oui!

Mis en liberté, les Colonna et Orsini marchent sur Rome! Dzing! boum! tra deri dera! Reprise du chœur guerrier. Dzing! boum! tra deri dera! Nouvelle marche guerrière. Rienzi apparaît à cheval et entonne l'hymne guerrier tra deri dera! En avant pour la bataille! Ta! ta! deri dera! Ah! mon Dieu! mais ce forcené de Wagner est impitoyable. Un supplément de cuivres paraît au fond du théâtre. – M. Padeloup a engagé tous les marchands de robinets de Paris. – Trompettes par-ci, trompettes par là!... La scène est envahie par les cuivres, tandis que le tocsin sonne dans les coulisses. Cloches, trombones et hymne guerrier, roulements de tambours, cornets à piston, et, dans les dessous du théâtre, explosion de picrate de potasse! La salle tremble. – Le public énérvé s'agite dans les stalles: Grâce! grâce! Ah bien oui! ce diable de Wagner a mis l'explosion de la place de la Sorbonne en musique. En avant les trompettes; du haut du théâtre, trente cornets à pistons nous contemplant. Tra deri, dera! renforts, de guerriers; tra deri, dera! défilé des blessés; marche funèbre, tra, deri, dera! dzing, boum, final! Ouf!

Merci, mon Dieu! merci mon Dieu! le tapage a cessé; les enthousiastes applaudissent encore, mais sans énergie; ils sentent qu'il serait imprudent de pousser les gens paisibles à bout. Nous autres, nous nous précipitons par toutes les issues dans la rue. De l'air! de l'air! de l'air!

Pff! paff! pouff! d'où vient ce bruit? C'est la fusillade qui éclate en face, au théâtre du Châtelet.

Ah! qu'elle est douce, ah! qu'elle est agréable à l'oreille! Mais cette

fusillade des *Blancs et des Bleus*, après ce que nous venons d'entendre, nous charme comme un adagio de Mozart!

Plusieurs de nos amis sortant du théâtre dans un état de surexcitation nerveuse impossible à décrire. L'un d'eux demande à un sergent de ville:

-N'y a-t-il pas un café-concert par ici?

-Pourquoi?

-Je donnerais cent francs pour entendre le *Beau Nicolas* ou *Petits oiseaux venez sur ma fenêtre*.

Pour comprendre cette irritation, sachez, lecteur, qu'il est onze heures, et que, dans cet éclat de voix et de cuivres, depuis le médiocre duo du premier acte, pas un air, par une mélodie; c'est une suite d'ensembles où Montjauze [Monjauze] seul se fait entendre. Madame Borghèse et la débutante, mademoiselle Sternberg, se débattent dans ce tapage, la première avec les restes de sa voix, la seconde avec une voix jeune et fraîche, que les trompettes étouffent. Des ensembles et encore des ensembles, des cuivres et encore des cuivres. Depuis que je vais au théâtre, je n'ai entendu pareil vacarme, *Roland*, qui criait si fort à l'Opéra, n'est qu'un paisible petit rentier à côté de ce *Rienzi*, qui met tout le quartier en émoi à cette heure avancée de la nuit. Pendant le troisième acte, les chevaux ont pris le mors aux dents dans la rue.

Au quatrième acte, la fureur de Wagner s'arrête. Ah! parbleu, il est bien temps. On commence à respirer comme aux jours d'orage quand le tonnerre, après avoir grondé au-dessus de nos têtes pendant une heure, s'éloigne peu à peu. Quelques éclairs sillonnent encore l'air; de loin en loin, quelques coups de tonnerre plus forts que les autres, ébranlent encore l'atmosphère, mais ce n'est plus rien. Va! mon bonhomme! après ce que nous venons d'entendre, c'est presque la brise qui souffle dans le feuillage.

Le peuple commence à murmurer. Le jeune Colonna, dont le père est mort dans la bataille, va poignarder Rienzi sur les marches de la cathédrale, d'où viennent de lugubres chants funèbres. Sur le seuil de l'Eglise paraît le légat du Pape qui maudit le tribun. On ne sait pas trop pour quoi, mais il le maudit. Le peuple fuit le pestiféré... Le jeune Colonna renonce à toute autre vengeance et suit la foule. *Rienzi* reste seul avec sa sœur, abandonné de tous. Un cri de douleur s'échappe de sa poitrine, et le rideau tombe sur ce tableau de famille, tandis qu'un son plaintif finit la phrase de l'orchestre. C'est original et d'un beau mouvement dramatique.

Préparé par un homme de théâtre sachant le métier d'auteur mieux que Wagner, il eût été d'un effet immense, mais ce livret est si incohérent, il est tellement impossible de suivre cette action confuse que l'on ne comprend plus rien à cette salade quasi historique. D'ailleurs le public déjà énervé devenait *mauvais*. Tout l'entracte a été rempli par des lassis, des sifflets, des applaudissements.

Enfin! enfin! rendons grâce aux dieux! Voici enfin une mélodie!

Il est une heure quand Rienzi cesse de crier et qu'il se décide enfin à chanter. Il n'y a encore que le malheur pour dompter un homme.

Le chant est superbe! La prière de *Rienzi* n'est autre chose que cette mélodie large et belle que nous avons déjà entendue au début de l'ouverture. Si vous saviez la joie qu'elle nous a causée à l'heure avancée de la nuit, et comme Montjauze [Monjauze] dit bien ce délicieux morceau qui, après quatre heures de tapage, calme enfin nos nerfs. Puis, plus rien; le chaos, le néant. Changement à vue; le peuple assiège le Capitole; au milieu d'un final insignifiant, *Rienzi* périt dans les flammes. Et sa sœur aussi! Et le jeune Colonna arrive tout exprès pour mourir avec Irène.

---

Et maintenant, vous voudriez bien savoir quel sera l'avenir de *Rienzi*, n'est-il pas vrai?

Le théâtre qui a entouré cette partition d'un grand luxe de mise en scène, fera de l'argent pendant quelques temps, je l'espère du moins, mais pour Wagner mieux eût valu une chute éclatante avec *Lohengrin* que cette demi-réussite italico-allemande avec une œuvre de jeunesse que le compositeur renie aujourd'hui à tort ou à raison.

Richard Wagner n'a pas voulu s'occuper du *Rienzi* au Théâtre-Lyrique. Ce n'est pas de la musique de l'avenir. Sa manière contestable, mais qui est bien à lui, n'a de commun, avec la conception et la facture de cet opéra, que cette belle sonorité des masses instrumentales où il excelle, et qui se montre parfois dans tout son éclat et au milieu de cette partition bruyante.

Ce qu'il faut dire aussi, c'est que le *Rienzi* de M. Padeloup n'est qu'un tribun d'occasion. La partition allemande est si démesurément longue, qu'il a fallu couper bien des choses. MM. Nutter et Guillaume [Guillaume], les traducteurs français de *Rienzi*, ont eu à se conformer aux vœux du directeur qui s'est chargé d'approprier la partition aux besoins de sa scène, opération à laquelle Richard Wagner est resté étranger. M. Padeloup, habitué à faire manœuvrer des masses instrumentales, a conservé tous les ensembles et sacrifié les airs, duos et trios. De là ce prodigieux tapage qui, manquant d'opposition, fend les oreilles et irrite le système nerveux.

---

Cependant *Rienzi* demeure un spectacle intéressant; on éprouve, certes, une grande sympathie pour l'homme qui, à l'âge de vingt-huit ans, a écrit cette partition défectueuse mais pleine de grandes aspirations; en même temps on est envahi par une profonde tristesse, quand on songe à quels errements, a abouti la merveilleuse organisation musicale de Richard Wagner.

Et quel admirable livret un homme sachant le théâtre eût composé avec *Rienzi*. Wagner, qui se vante d'avoir tous les talents, fait lui-même ses poèmes insensés. Celui-ci est comme le premier essai dramatique d'un écolier. Les nombreuses coupures ont rendu ce livret, déjà confus, tout à fait inintelligible. La fraction éclairée du public qui sait l'histoire peut encore, avec quelque peine, suivre l'obscur trame de ce pitoyable poème; mais je défie le spectateur qui ignore l'histoire du moyen-âge italien de se débrouiller dans le livret confus, où les personnages entrent, sortent, se démènent et disparaissent sans motif et sans raison, comme Polichinelle et le Commissaire chez Gringalet.

*Rienzi* fera de l'argent, je crois, car c'est en somme un spectacle intéressant, et avec un peu de coton dans les oreilles, on y prendra peut-être plaisir. C'est l'essentiel pour le Théâtre-Lyrique, que son passé recommande à la sympathie du public. Mais si les fanatiques de Wagner comptent récolter de la gloire pour le maître, ils se trompent étrangement.

Le public n'a pas encore oublié les grandes et belles œuvres qui ont défilé sur cette scène avant *Rienzi*; ils se souviennent encore de Mozart, de Weber, qui ont alterné au Théâtre-Lyrique avec le *Faust* du cher et inspiré Gounod.

Il est vrai que Wagner qui insulte Mendelssohn et Meyerbeer, appelle l'œuvre de Gounod: de la musique de Lorette.

L'insensé.

Ce n'est pas avec des brochures ridicules et des mots où se peint la prodigieuse vanité de Richard Wagner qu'il parviendra à nous faire oublier les musiciens qui ont fait la gloire de l'école allemande et ceux qui portent si vaillamment le drapeau de l'école française.

Si Wagner avait assisté à la curieuse soirée d'hier, il eût pu voir avec quel instinct exquis le public parisien, si fin, si intelligent, si artiste, sait démêler dans le chaos la vraie musique, celle qui ne connaît d'autre système que de parler au cœur et à l'esprit; mais il eût compris également que ce public si facile à contenter, si amoureux des belles choses, ne se laissera jamais imposer la soi-disant musique de l'avenir, avec ses effets de casseroles et de porcelaine fêlée.

**LE FIGARO, 8 avril 1869, p.1.**

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Thursday
Calendar Date:	8 APRIL 1869
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	97
Year:	16 <sup>e</sup> année
Series:	3 <sup>e</sup> série
Issue:	Jeudi 8 avril 1869
Livraison:	
Pagination:	1
Title of Article:	GAZETTE DE PARIS
Subtitle of Article:	THÉÂTRE-LYRIQUE: <i>Rienzi</i> , paroles et musique de M. Richard Wagner.
Signature:	Albert Wolff.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page
Cross-reference:	None